

DOSSIER DE PRESSE

SANDRINE
KIBERLAIN

PIERRE
LOTTIN

UGC PRÉSENTE

CEUX QUI COMPTENT

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE LEONETTI



UGC PRÉSENTE

SANDRINE
KIBERLAIN

PIERRE
LOTTIN

CEUX QUI COMPTENT

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE **LEONETTI**

LOUISE ALEXIS ALMA MÉLISSA
LABÈQUE ROSENSTIEHL NGOC IZQUIERDO

DURÉE DU FILM 1H38

UGC DISTRIBUTION
24 AVENUE CHARLES DE GAULLE
92200 NEUILLY SUR SEINE

LE 25 MARS AU CINÉMA

PRESSE
TONY ARNOUX
TONYARNOUXPRESSE@GMAIL.COM
PAOLA GOUGNE
PAOLAGOUGNEPRESSE@GMAIL.COM



SYNOPSIS

Rose et Jean n'ont rien en commun. Rose est une force de la nature qui affronte tous ses problèmes avec une désarmante joie de vivre. Elle vit avec ses trois enfants dans un hôtel abandonné. C'est temporaire. Jean est un homme solitaire et taciturne qui a fini par enfouir son grand cœur sous des couches de pudeur et de résignation. Quand il arrive malgré lui dans cette famille hors norme, il va très vite devenir indispensable. Qu'attendaient-ils avant de se rencontrer ? Sans doute plus rien. Et pourtant, ensemble, tout va devenir possible.

ENTRETIEN AVEC JEAN-BAPTISTE LEONETTI

Après un premier long-métrage très remarqué, Carré blanc, un film tourné aux États-Unis, Beyond The Reach (Hors de portée), vous êtes revenu en France où vous avez réalisé Tondex 2000 et Ceux qui comptent, un court et un long-métrages qui se font écho l'un l'autre...

Ceux qui comptent est une rupture dans ma filmographie. J'ai tourné une centaine de publicités, dont certaines ont été multiprimées, un moyen-métrage, Le Pays des ours, qui m'a conduit à réaliser Carré blanc. En revenant en France après Beyond The Reach, j'avais besoin de me centrer sur des émotions plus directes, plus simples, et sur des personnages plus en lien avec ma propre sensibilité. Tondex 2000 et Ceux qui comptent m'ont permis de me réinventer.

Dans tous vos films, vos personnages, acculés, sont amenés à vivre des états extrêmes. Dans Ceux qui comptent, Rose (Sandrine Kiberlain) demeure vaillante quoi qu'il lui en coûte. L'avez-vous pensée comme une héroïne ?

Rose est une héroïne au sens large et noble du terme. Je l'ai pensée comme une mère courage, une femme moderne, désenchantée et naïve, capable de rebondir, de s'adapter... et d'embarquer son entourage dans des situations rocambolesques ! Elle agit souvent de travers, mais quoi qu'elle fasse, elle pense toujours aux autres en priorité. C'est une femme qui se sacrifie, qui est prête à tout pour protéger ceux qu'elle aime, et qui n'a pas trouvé d'autres moyens de survivre qu'en franchissant constamment la ligne jaune.

Rose partage des points communs avec le personnage féminin de votre court-métrage Tondex 2000. D'où viennent ces deux femmes aux tempéraments téméraires ?

Tondex 2000 contient les prémices de Ceux qui comptent et s'articule autour d'une femme qui ferait n'importe quoi pour protéger son enfant. J'ai pensé ces deux films ensemble, comme deux vases communicants, l'un m'ayant permis de réaliser l'autre. J'étais hanté par l'idée de cette rencontre improbable entre un homme et une femme en survie. Peut-être parce que je trouve ça déchirant, une femme forcée de se débattre dans une société hostile.

Est-ce aisé pour vous d'écrire un personnage féminin ?

Ça m'est plus facile que d'écrire un personnage masculin, en tout cas. Peut-être parce que je passe mon temps à observer les autres, que c'est l'altérité qui m'attire et que j'ai eu la chance de rencontrer des femmes qui m'ont soutenu et fait comprendre des choses importantes à des moments clés de ma vie. Sans doute est-ce ma manière à moi de les remercier.

Comment avez-vous pensé Rose et son entourage restreint, qui semblent coupés du monde extérieur ?

Je n'avais pas l'intention de réaliser un film social, mais souhaitais filmer mes personnages en vase clos pour ne jamais les perdre de vue. Rose et Jean sont inadaptés à leur époque, d'où le peu de stigmates contemporains à l'image et l'absence d'ancrage géographique et temporel précis, qui nous auraient distraits de leur relation. La situation précaire de Rose et sa famille, on la comprend par des faits, comme une coupure de gaz ou d'eau. Lorsque j'ai imaginé Rose, je l'ai tout de suite perçue veuve et entourée de trois enfants. Il fallait donc un mec très fort pour entrer dans la vie d'une femme qui a perdu l'homme qu'elle aimait et qui est prête à tout pour ses enfants. C'est ainsi qu'est né ce taiseux capable d'agir et d'en venir aux mains lorsque la situation le requiert à ses yeux. Jean est un peu brutal, à la manière d'un ours à la force incontrôlable, mais il n'est pas menaçant, ce qui le rend aimable. On comprend même qu'il est profondément gentil. Et comme beaucoup de gens pudiques et taiseux, c'est aussi un hypersensible.

Jean (Pierre Lottin) arrive dans la vie de Rose comme un ange tombé du ciel...

Jean est un homme de la société consumériste venu acheter sa boîte de raviolis dans un supermarché. Il n'aspire qu'à une chose : la manger tranquillement dans sa camionnette en écoutant de la musique. Lorsqu'il voit Rose en détresse, il intervient comme un client suffisamment altruiste et courageux pour s'extraire de la foule et porter main forte à une femme qui semble en avoir besoin. Il pense qu'il est de son devoir de l'aider, car cela fait partie de son système de valeurs. Ce qui m'intéresse, c'est de m'attarder sur ce type d'homme et de femme et de filmer leur rencontre. Celle par laquelle la vie paisible dont rêve Jean va être sérieusement compromise !

Il n'est pas si fréquent au cinéma de voir une relation homme-femme envisagée autrement que sur le versant de la séduction...

Si cela avait été le moteur de la relation entre Rose et Jean, cela l'aurait rendue, elle, moins intéressante, et lui, beaucoup moins altruiste. Cela n'empêche pas que Jean soit intrigué par Rose, et qu'il ait envie de l'aider. Ce qui m'anime, c'est que quelque chose d'authentique opère entre eux. Rose et Jean se sont rencontrés parce qu'ils se sont reconnus : tous deux vivent en marge du monde, partagent le goût des autres, une grande pudeur et une générosité qu'ils expriment de façon opposée. En les observant, on est amené à se poser cette question : est-on gentil par défaut ou par choix ? Je pense que la gentillesse de Rose et de Jean fait bien sûr partie de leur tempérament, mais qu'elle est aussi le fruit d'un choix, de leur positionnement intègre au sein de la société.



Le don et l'amour de Rose pour la bonne cuisine s'accordent à sa conception de l'existence.

Elle le formule à ses enfants : « Il n'y a rien de plus beau et de plus fragile que la cuisine, à part vous peut-être ». Rose, qui a vu sa vie s'effondrer, a conscience du caractère éphémère de l'existence. Cette idée est au centre de ce film où les larmes et les rires s'entremêlent. La tragi-comédie est mon registre préféré. Il me semble important de rire de ce qui fait pleurer et pleurer de ce qui peut faire rire. On vit sur une ligne de crête et, au cinéma, j'aime la retrouver, savoir qu'on peut basculer d'un côté ou de l'autre à chaque instant par un dialogue, un geste, un regard...

D'où vous est venue l'idée de cet hôtel aux papiers peints dont les motifs graphiques ravivent le souvenir de Shining ?

Si la référence existe, elle est inconsciente, car je n'y ai pas pensé – j'avais davantage en tête L'Hôtel New Hampshire de John Irving, où vit une famille charmante et déglinguée. À l'origine de ces motifs, il y a surtout le décor que nous avons trouvé pour Tondex 2000. Nous avons été séduits, car il donnait du relief à l'image et permettait de détacher les personnages des arrière-plans. À la source de ce choix esthétique, il y a donc un heureux hasard et une raison pragmatique ! Quant à l'hôtel de Rose, le décor était bel et bien un hôtel initialement, où les propriétaires avaient construit un appartement au dernier étage. Ce fut troublant de trouver un endroit étroitement lié à celui que j'avais imaginé au scénario.

Comment avez-vous composé votre casting ?

Mon obsession, c'était de former un couple d'interprètes dont les instincts puissent s'accorder, en veillant à ce que Jean ne soit pas le faire-valoir de Rose. Lorsque j'ai rencontré Sandrine Kiberlain, j'ai su au bout de dix secondes qu'elle serait idéale, car elle promène avec elle un mélange d'élégance, de « déglingitude », de fantaisie et d'intelligence qui s'accordaient idéalement à mon personnage. Pierre Lottin, lui, possède tout ce que je cherche chez un acteur : un instinct très fort, une énergie en phase avec la mienne, une faculté de transformation telle qu'il faut un temps pour faire le rapprochement entre son apparence dans Les Tuche et celle dans La Nuit du 12. Dans ce dernier, il m'a estomaqué par la puissance de sa présence. Pierre a le charisme des acteurs qui m'ont donné envie de faire du cinéma, une sensibilité doublée d'une intelligence, et surtout, cet aspect populaire auquel je suis très attaché – soit une manière de parler à tout le monde sans prendre personne de haut. Et pour les enfants, j'ai travaillé avec la directrice de casting Julie Navarro, qui m'a fait rencontrer Alexis Rosenstiehl, Louise Labèque et la petite Alma Ngoc, dont la maturité nous a bluffés. Une chance, car tous les trois sont dotés d'une présence et une grâce étonnantes.

Quels étaient vos partis pris de mise en scène ?

J'avais envie de me centrer sur les personnages, et de donner la priorité aux gros plans. Contrairement à mes films précédents, où la technique était prépondérante, j'avais décidé que, sur ce film, la caméra s'adapterait aux acteurs. À l'image, j'ai retrouvé David Nissen, mon chef-opérateur sur Carré blanc, des publicités et Tondex 2000. Nous nous connaissons depuis trente ans. C'est un homme ultrasensible, qui vient du Nord comme moi et partage la plupart de mes références cinématographiques. Ma ligne directrice, c'était de faire ressortir la peau et les regards des acteurs : leurs émotions devaient primer sur tout le reste.

Et les costumes ?

J'étais très en confiance avec la cheffe costumière, Joana Georges Rossi. C'est elle qui a eu l'idée des santiags et de la doudoune pour le personnage de Rose. J'aimais la dégaine que cela donnait à Sandrine et sa longue silhouette. Pierre, je voulais qu'il porte des chaussures de sécurité, de vieux jeans et un pull camionneur, puisque Jean est grutier et qu'il nettoie des voitures.

Quelle pulsation cardiaque souhaitiez-vous au montage ?

Le film comporte 1800 coupures, il est ainsi « cuté » comme un film d'action américain, mais on ne le sent pas... grâce aux acteurs, leur présence, l'enchaînement de leurs gestes. Je veillais constamment au juste rythme et au découpage lors du tournage, car je savais que cette matière nous serait précieuse au montage.

Comment avez-vous travaillé à la musique, que Pierre Lottin a composée en partie, et au son du film en général ?

Pierre a signé le très beau thème de la musique de fin, au piano. Il a œuvré conjointement avec Fred Avril, qui est connu pour ses compositions pop et qui a composé d'autres titres de la bande originale. Pierre a aussi appris en quinze jours à jouer de l'harmonica pour le film ! Pour le son, j'ai collaboré avec une famille de bruiteurs très talentueuse, qui travaille en synergie. Je voulais que le son s'accorde aux variations émotionnelles du film, de la même manière qu'il était hors de question que la musique souligne les moments plus dramatiques. La voiture du film suit l'état de santé de Rose : chaque détail sonore qui en émane raconte quelque chose que l'image ne traduit pas. Cela joue avec l'inconscient du spectateur, c'est primordial et c'est un aspect de la création cinématographique qui me passionne le plus.



ENTRETIEN AVEC SANDRINE KIBERLAIN

Qu'avez-vous ressenti en lisant le scénario de Jean-Baptiste Leonetti ?

J'ai été séduite par sa vision de l'amour, son regard sur la société, l'absence d'a priori de ses personnages, et le caractère improbable de la rencontre entre Rose et Jean. Se dégageait de ce scénario une tonalité aux légers accents anglo-saxons qui me semblait originale, à mi-chemin entre une comédie romantique et une comédie sociale. Je trouvais ce scénario intelligent et plein d'humour ; ces dialogues singuliers et émouvants ; et cette femme veuve et courageuse, qui essaie de s'en sortir avec ses trois enfants et son hôtel à la dérive, poignante. J'ai été frappée à la lecture par la sensibilité de l'écriture : Rose est très comprise, cernée avec ses travers et ses qualités, tant et si bien qu'il m'était difficile de dire si c'était un homme ou une femme qui en était l'auteur(e). Il m'a semblé qu'on pouvait s'identifier facilement à elle, être ému par elle et l'aimer. Lorsque j'ai rencontré Jean-Baptiste Leonetti, j'ai compris qu'il était à un tournant de sa trajectoire et que ce film était très important pour lui. Sentir qu'un film relève d'une nécessité pour un réalisateur me touche toujours. Jean-Baptiste était déterminé, il avait son film en tête et j'ai eu envie de le suivre dans

Rose a quelque chose de Calamity Jane avec ses santiags !

C'est une héroïne malgré elle ! J'aime le côté décalé, rock n'roll, que lui confèrent ses bottes et sa doudoune. J'adore, de manière générale, les personnages qui ne se prennent pas au sérieux, et c'est le cas de Rose. Les situations que Jean-Baptiste a imaginées la mettent en valeur, car il lui faut toujours s'en sortir, ce qui va bien avec son côté cow-boy. L'habit faisant le moine dans les films, nous lui avons construit ce look, qui raconte à quel point cette femme est libre. Elle porte certainement les mêmes bottes tous les jours, car elle est fauchée, comme elle dit ; elle ne fait pas très attention à son apparence – sauf dans une scène, dont on ne dira rien ici - et c'est aussi ce qui la rend séduisante.

Sa relation à Jean n'est pas fondée sur la séduction...

Cela me plaît, car on ne sait pas vraiment ce qu'ils pensent l'un de l'autre. Jean et Rose appartiennent à deux mondes différents, leur rencontre se fait à un moment peu propice pour investir le terrain de la séduction, et tout cela ne les empêche pas de se rapprocher et de poser chacun un beau regard sur l'autre. J'aime bien que ce miracle de la rencontre repose sur des choses subtiles qui n'ont pas besoin d'être explicitées.

Rose a ses petits arrangements avec la réalité. Est-ce jubilatoire pour une actrice de jouer le mensonge ?

C'est ce que je préfère ! Jeanne Herry m'avait donné cette chance avec Elle l'adore, où je m'en étais donné à cœur joie dans le mensonge au premier degré. C'est différent dans Ceux qui comptent, où l'on sent que Rose a du recul sur ce qu'elle fait, mais c'est jouissif tout autant. Car Rose est futée et elle en joue, mais sans vice. Une forme de naïveté l'habite, ce qui est formidable à interpréter : il faut être très vrai, très sincère dans sa manière d'être à côté de la vérité. Jouer quelqu'un qui fait tout pour ne pas être révélé dans son mensonge, c'est savoureux pour l'acteur comme pour le spectateur, qui en est complice.

Que vous inspire le prénom de votre personnage ?

J'ai toujours été très attachée aux prénoms de mes personnages, car ils racontent toujours quelque chose. Rose est un prénom doux et solaire à la fois, qui la rendait d'emblée sympathique. Il est court, rare pour une femme de cet âge-là, et m'évoque à la fois une profondeur, une fiabilité et une fantaisie.

On ne vous a pas souvent vue en mère de famille nombreuse au cinéma...

J'ai un enfant de plus que dans Encore heureux, c'est vrai. D'ailleurs, quel plaisir de jouer avec ces trois jeunes dans ce film ! La petite Alma Ngoc me fascinait par sa capacité à toujours se situer à la bonne place, et par la qualité de son écoute ; elle était même capable de continuer à regarder celui qui venait de s'exprimer alors que quelqu'un d'autre avait pris la parole, j'ai rarement observé cela. Louise Labèque et Alexis Rosenstiehl étaient formidables tous les deux aussi. C'était un plaisir de jouer leur maman, d'être un peu leur protectrice lors de nos scènes ensemble du fait de mon rôle et de mon expérience. C'était très doux et agréable entre nous. Une vraie alchimie a opéré.

Et avec Pierre Lottin ?

Nous étions heureux de jouer ensemble. J'ai découvert Pierre dans En fanfare, avant de travailler moi-même sous la direction d'Emmanuel Courcol dans Banquise. En lisant le scénario de Ceux qui comptent, il m'a paru évident qu'il avait les épaules pour incarner un type séduisant, et s'écarter un peu des personnages asociaux qu'on lui connaissait. Pierre avance à l'instinct, comme moi, mais il a aussi besoin de comprendre les rouages de son personnage dans les détails. Nous nous sommes donc lancés et je l'ai trouvé très touchant, passionné par son métier, par le cinéma en général.



Comment Jean-Baptiste Leonetti vous a-t-il guidée pour trouver le rythme et la tonalité justes ?

Il nous a fait confiance, et nous a laissés assez libres tout en veillant à obtenir ce qu'il souhaitait. Le personnage de Jean étant assez taiseux, c'était à moi, qui avais beaucoup de texte et dont le personnage est rentre-dedans, de charger les scènes d'un rythme de comédie, un peu comme dans les films de Jean-Paul Rappeneau, où les héroïnes vont vite. C'est quelque chose qu'on fait jà présent à l'écriture.

De quelle manière les décors de l'hôtel de Rose ont-ils influé sur votre jeu ?

Ces décors m'ont d'abord surprise ! C'est mon goût personnel, mais tout ce qui se voit à ce point me fait peur. C'est ce qui est intéressant lorsque vous êtes actrice et acteur : vous entrez de plain-pied dans le monde d'un auteur que vous devez accepter en bloc. Lorsque j'ai vu le film achevé, j'ai trouvé que ces papiers peints apportaient quelque chose et faisaient partie intégrante de l'univers de Jean-Baptiste. Ils racontent quelque chose de la fantaisie et de la liberté de Rose. Ils disent aussi qu'avec son mari, autrefois, ils avaient tout osé.

ENTRETIEN AVEC PIERRE LOTTIN

Comment percevez-vous la rencontre fortuite entre Jean et Rose ?

Elle m'a évoqué des situations caractéristiques de mangas. Jean est un homme à la fois solide et criblé de fêlures, qui le rendent mélancolique. La violence qui l'habite lui sert à se défendre et à défendre les autres. Il y a chez lui une fibre protectrice, paternelle.

Connaissiez-vous le cinéma de Jean-Baptiste Leonetti avant qu'il vous propose ce rôle ?

Je suis un fan absolu de Carré blanc et de sa radicalité ! Je n'ai rien vu de semblable. C'est un univers à part, situé entre Kafka et Le Roi et l'oiseau. Un chef- d'œuvre à mes yeux. Lorsque mon agent m'a fait savoir que Jean-Baptiste pensait à moi pour un rôle, j'ai accepté avant même de lire son scénario. J'ai ensuite vu son court-métrage Tondex 2000, qui m'a donné une idée de ce qu'il avait en tête avec Ceux qui comptent, bien que les deux films n'aient pas la même pâte.

Qu'est-ce qui vous a touché dans le scénario de Ceux qui comptent ?

À la lecture, je me suis focalisé sur la manière dont on allait pouvoir l'interpréter. L'émotion est née pendant le tournage. Dans la scène où Jean et Rose partagent une bouteille de vin, par exemple. Ce qui se joue entre eux, leur pudeur, l'instant où Jean se met à jouer de l'harmonica, tout ça m'a touché. Je trouve très bienvenu que Rose et Jean ne jouent pas à se séduire. Leur complicité les mène à un endroit bien plus intéressant et fort émotionnellement. Les histoires d'amour nous occupent depuis 2000 ans, mais d'autres rapports entre homme et femme sont plus rares. Or, cela existe et c'est beau.

On se doute toutefois que Rose et Jean traversent intimement des vallées sentimentales, qui se devinent plus qu'elles ne s'expriment...

Jean est si embrumé par ses problèmes qu'il peine à percevoir les rayons d'amour qui pourraient l'atteindre. Il nourrit une certaine distance avec la société, qui le tient à l'écart des sentiments. Il souffre encore de la trahison de sa femme lorsqu'il rencontre Rose et n'a pas envie de risquer de revivre cette situation de manière inconsciente. Il n'est donc pas très réceptif. Pour qu'il soit touché, il faut que ces rayons d'amour proviennent d'une famille tout entière et c'est ce qui va se jouer. Mais lorsqu'il vient en aide à Rose et se retrouve dans sa tribu, il ne se doute pas à quel point sa tranquillité va être chahutée. À les regarder, on est tenté de penser qu'il n'y a pas ou peu de hasard, mais des forces qui s'attirent.

Vous êtes-vous raconté le passé de Jean ?

J'écris toujours des fiches sur mes personnages. Je me suis imaginé qu'il s'était barré tôt de chez ses parents, parce que son père était alcoolique et violent avec sa mère et avec lui, qu'il avait multiplié les petits boulots. Le reste... je le garde pour moi.

Y a-t-il un plaisir à jouer des situations de mascarade comme celles en présence de l'assistante sociale ?

Ce qui est drôle, c'est de jouer un gars incapable de mentir qui se retrouve à devoir plonger la tête la première dans un mensonge qui saute pourtant aux yeux. J'ai eu un immense plaisir à partager ces scènes avec Mélissa Izquierdo, qui est une actrice merveilleuse, capable d'improvisations épatantes.

Comment avez-vous travaillé avec vos autres partenaires ?

J'étais très heureux de jouer avec Sandrine Kiberlain. C'est une Ferrari, cette actrice ! Chaque scène était une partie de ping-pong ; nous nous nourrissions l'un l'autre. Le plaisir du jeu à ce point est rare chez un interprète et chez Sandrine, il est total. Quel kif ! Les jeunes étaient super aussi, très sympas et investis. La petite Alma est incroyable !

Comment Jean-Baptiste Leonetti vous a-t-il dirigés ?

Il sait trouver le juste milieu entre direction et laisser-faire. On se comprend, lui et moi. Je l'aime énormément ; c'est devenu un pote. J'espère que nous continuerons à travailler ensemble.

Dans quelle mesure les décors influaient-ils sur votre jeu ?

Cela joue, c'est certain. C'était déjà le cas dans Carré blanc et Tondex 2000. Pour ce rôle, je voulais adopter une certaine lenteur, une sorte de flottement en adéquation avec ce décor aux accents légèrement surréalistes, presque oniriques, avec ces murs invraisemblables... Cela apportait de l'étrangeté et jouait un peu le rôle d'une clé de fa dans le film : vous avez ainsi une ligne visible, et une autre, plus silencieuse, mais qui influe sur le climat général du film et l'inconscient des spectateurs.

Vous cosignez la musique du film avec Fred Avril...

Cela fait trente ans que je joue du piano, il était temps que j'en fasse un peu quelque chose. J'ai composé notamment la musique de fin, et j'en suis content. Et j'ai aussi beaucoup aimé jouer de l'harmonica dans le film. C'était une expérience vraiment très agréable.





LISTE ARTISTIQUE

SANDRINE KIBERLAIN ROSE
PIERRE LOTTIN JEAN
LOUISE LABÈQUE TESS
ALEXIS ROSENSTIEHL SIMON
ALMA NGOC EMILY
MÉLISSA IZQUIERDO MADAME MEDRANO

UN FILM DE
PRODUIT PAR
ÉCRIT PAR
MUSIQUE ORIGINALE
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR
SCRIPTE
DÉCORS
MONTAGE
SON
COSTUMES
CASTING
DIRECTRICE DE PRODUCTION
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION

UNE PRODUCTION
EN COPRODUCTION AVEC
EN ASSOCIATION AVEC
AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE
AVEC LA PARTICIPATION DE

LISTE TECHNIQUE

JEAN-BAPTISTE LEONETTI
CAMILLE LORILLON POUR UGC
JEAN-BAPTISTE LEONETTI
FRED AVRIL ET PIERRE LOTTIN
DAVID NISSEN
BASTIEN BLUM
FANNY OLIVIER
TANIA ROTBART
REYNALD BERTRAND
ROMAIN DE GUELTZL
JOANA GEORGES ROSSI
JULIE NAVARRO ET SOPHIE BLANCHOUIN
JEANNE GRANVEAUD
FAUSTINE PERRIO

LES FILMS DU 24
FRANCE 2 CINÉMA
ENTOURAGE SOFICA 4 SOFITVCINE 12 CINÉMA 19
CANAL+
CINÉ+ OCS FRANCE TÉLÉVISIONS
TOUS DROITS D'EXPLOITATION UGC

© 2025 - LES FILMS DU 24 - FRANCE 2 CINÉMA
PHOTOS © JULIEN PANIÉ

•2cinéma ENTOURAGE SOFICA SOFITVCINE Cinéma CANAL+ OCS france.tv UGC